

XXI^e ANNÉE



MAI



No 5

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

L'Ascension ⁽¹⁾



PRÈS sa résurrection, pendant quarante jours, Jésus se montra à ses Apôtres, leur faisant voir par beaucoup de preuves qu'il était vivant. Le quarantième jour, il parut au milieu d'eux une dernière fois et mangea avec eux. Durant le repas, il leur commanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père qu'ils avaient entendue de sa bouche : « Demeurez dans la ville, leur dit-il, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en-haut. Jean a baptisé dans l'eau ; mais vous, dans peu de jours, vous serez baptisés dans l'Esprit-Saint. »

Alors ceux qui étaient présents lui demandèrent : « Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? » Il leur dit : « Ce n'est pas à vous de savoir les temps et les moments que le Père a mis en son pouvoir. Mais vous recevrez la vertu du Saint Esprit qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

(1) Actes des Ap. 1, 3-14. — S. Luc XXIV, 49-53.

Après ces paroles, il les conduisit hors de la ville, vers Béthanie. Là, élevant les mains, il les bénit, et pendant qu'il les bénissait, ils le virent se séparer d'eux et s'élever vers le ciel. Tout-à-coup une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils continuaient à le regarder monter au ciel, deux hommes vêtus de blanc se présentèrent à eux et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là les regards vers le ciel ? Ce Jésus qui vient d'y monter sous vos yeux, est assis à la droite de Dieu, et il reviendra un jour de la même manière que vous l'avez vu y monter. »

Or, ils se trouvaient en ce moment sur le mont des Oliviers, près de Jérusalem. Après avoir adoré, ils s'en retournèrent dans la ville avec une grande joie. Et entrant dans le cénacle, ils persévéraient tous unanimement dans la prière, avec les femmes et Marie, Mère de Jésus, et ses proches. Et tous les jours ils se rendaient au Temple y louant et bénissant Dieu.



A la Reine de Mai



En guise de bouquet à Marie pour son beau mois de mai, nous lui présentons humblement ces fragments d'une œuvre poétique plus considérable composée à l'occasion des fêtes jubilaires de son Immaculée-Conception au couvent de Québec. Le poème tout entier est intitulé : *Les trois Avès*, parce qu'il salue Marie, dans la Création (l'œuvre du Père) ; dans l'Incarnation (l'œuvre du Fils) et dans l'Église (l'œuvre du Saint-Esprit).

En guise de bouquet à Marie pour son beau mois de mai, nous lui présentons humblement ces fragments d'une œuvre poétique plus considérable composée à l'occasion des fêtes jubilaires de son Immaculée-Conception au couvent de Québec. Le poème tout entier est intitulé : *Les trois Avès*, parce qu'il salue Marie, dans la Création (l'œuvre du Père) ; dans l'Incarnation (l'œuvre du Fils) et dans l'Église (l'œuvre du Saint-Esprit).

Ceux qui me glorifient
auront la vie éternelle.
Eccli. xxiv, 31.

I. INVOCATION

JE chanterai de Dieu cette œuvre triomphante,
Résumé des splendeurs que sa parole enfante
En plus rares trésors, en plus secrets desseins.
Ma voix acclamera, dans une ode inspirée,
La Vierge que son Fils a de charmes parée,
Afin d'être conçu dans le plus pur des seins.

.....
O Secours des chrétiens, ô ma Mère Marie,
Avec votre Docteur humblement je vous prie :
Faites-moi dignement parler de vos grandeurs !
Rien ne mérite en moi cette faveur insigne ;
Mais cet hymne dût-il être mon chant du cygne,
Que mon luth expirant s'élève à vos splendeurs !

Duns Scot
Liturgie.

II. RÉCIT DE LA CRÉATION

Genèse, ch. I et II. Psaumes xcii et cxlviii.

Ayant ainsi conçu d'une simple pensée,
Exempte des lenteurs de nos raisonnements,
Mais en tous ses détails mûrement balancée,
La suite de son œuvre et ses enchaînements,
Dieu, hors de soi, commence à répandre la vie :
Il parle. Sa parole aussitôt est suivie
D'un accomplissement plein de prompt grandeur.
Les anges, ordonnés en neuf hiérarchies
Des lois de la durée à jamais affranchies,
L'adorent, en tremblant d'amour et de bonheur.

La matière, enchaînée au temps comme à l'espace,
Émerge du néant sans forme et sans beauté.
Les humbles éléments, inerte et sombre masse,
De Dieu réclament l'ordre et la vitalité. S. Bonaventure.
Tout s'ordonne en effet ; tout vit et s'organise :
Le mouvement des cieux se règle et s'harmonise,
Les mugissantes eaux se séparent des eaux
La terre, humide encore et fermement fondée,
Engendre toute plante en son sein fécondée ;
Aux cieux étincelants paraissent les oiseaux.

Reptiles et poissons se meuvent sous les ondes,
Et tous les animaux sont produits à leur tour.
L'homme enfin, résumant les charmes des deux mondes,
Est formé par les soins d'un spécial amour.
Mais tandis que sa voix créait, au temps propice,
Les êtres destinés à son vaste édifice,
Entre eux les ordonnait, et combinait leurs lieux,
Dieu contemplant en soi l'idéal exemplaire,
Dont l'unique beauté seule avait pu lui plaire :
L'image de Marie était devant ses yeux

Ainsi de l'univers les parures sans nombre,
La pureté des eaux, la profondeur des airs ;
Le repos de la nuit assoupie en son ombre ;
La grande voix du vent, le calme des déserts ;
La puissance des mōnts, la grâce des collines,
De la brume enroulée en olles mousselines ;
L'embrassement des soirs, des matins la candeur,
Et la ferveur des lys et la grâce des roses,
Le parfum des grands bois et des moissons encloses,
Tout s'essaie à chanter Marie et sa grandeur.

III. PROLOGUE DE L'INCARNATION

Saint Luc, chap. 1, 26

En ce temps-là, la Louve, ivre de sa puissance,
Ayant contraint le monde à son obéissance,
Conduisait à la paix les peuples écrasés.
Sept siècles de succès ornant le front d'Octave,
Rome au pouvoir d'un maître et l'univers esclave
Aboutissaient enfin aux jours prophétisés.

Rome

Or, en un bourg lointain de cet immense empire,
— Objet d'un tel mépris que l'on entendait dire :
Quelque bien-pourrait-il sortir de Nazareth ? — S. Jean, 1, 96.
Une vierge vivait, humble, pauvre, ignorée,
Dans le Temple grandie, au Seigneur consacrée,
Que, sur elle penché, tout le ciel admirait.

Dans ses veines coulait le sang de cette race,
Dont la suite, à travers tous les âges, embrasse,
Salathiel, David, Judas, de qui le nom

S. Matth. 1.

Désignait la famille où naîtrait le Messie ;
Ainsi l'avait, mourant, dit en sa prophétie, Genèse, 49, 10.
Jacob, élu de Dieu pour supplanter Edom. Genèse, 25, 25.

Epoux et protecteur de cette vierge auguste,
Un homme dont la gloire est d'être appelé Juste, S. Matth. 1, 19.
Joseph, la nourrissait du travail de ses mains.
Héritier de David, du trône toujours digne,
Dieu l'avait réservé pour cette charge insigne,
De voiler sa splendeur aux préjugés humains. S. Luc, 1, 35.
Et le nom de la Vierge, enfin, était Marie...

IV. MARIE DANS LA NATURE

ET DANS LA BIBLE

Or, le Verbe incarné résumant toute chose, Coloss. 1, 15.
L'Eglise retrouvait sa sainte image enclose,
Aux deux livres divins : La Bible et l'Univers.
Mais avec lui, partout à son œuvre mêlée,
Marie apparaissait, par son Fils appelée, S. Jérôme.
Sous un même symbole ensemble découverts.

C'est la lune, au soleil empruntant sa lumière ; Cantique, 6, 9.
C'est, précédant le jour, cette clarté première, " "
Qui lève à l'orient les voiles de la nuit ;
Du baume, le parfum ; de l'encens, la fumée ; " 3, 9.
C'est l'éclat de la fleur ; de l'étoile allumée " 2, 1.
Au sombre firmament, c'est le rayon qui luit. Eccli. 1, 6.

Et c'est du paradis l'arbre et son fruit de vie ; Genèse, 2, 9.
Au déluge vengeur l'arche seule ravie ; " 7.
La colombe apportant le rameau d'olivier. " 8, 11.
C'est le buisson d'Horeb respecté par la flamme ; Exode, 3, 3.
La Verge d'Aaron ; et l'étoile qu'acclame Nombres, 17, 5.
Balaam à maudire Israël convié. " 24, 17.

Mais tandis que la foi grandissait ; à mesure
Qu'elle distinguait mieux le type et la figure,
Elle voyait Marie en chaque événement. S. Bonaventure
Puisque Dieu conforma le monde à cette image,
Il est bon que par elle il en reçoive hommage,
Dans le livre qu'au monde il donne en testament.

Marie est l'arc-en-ciel, et Noé la contemple ;
C'est l'arche de Moïse, et c'est aussi le Temple ;
C'est le nuage encor s'élevant sur la mer. 3^e Rois, 18.
Puis elle est la beauté des femmes de la Bible :
Eve, Sara, Rachel, Débora l'invincible,
Ruth, Abisag, Respha, Judith, Suzanne, Esther.

Ainsi de jour en jour comprenant mieux Marie,
L'Eglise par ses soins étendue et nourrie,
De nouvelles clartés orne son chaste front.
Et nommer les docteurs qui proclament sa gloire,
C'est nommer tous les saints que vingt siècles d'histoire
Ont vus, et ceux qu'encor d'autres siècles verront.

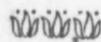
V PRIÈRE FINALE

.....
O Vierge, que l'appui de votre gratitude
Fasse un jour triompher cette thèse en tous lieux ! (1)
Par des gages certains de sa béatitude,
Exaltez-en l'auteur. Que nos accents pieux
Puissent au nom de Scot glorifier le Verbe.
Enfin pour compléter votre amoureuse gerbe,
O Marie, obtenez que votre Assomption,
Parmi les vérités de la foi soit inscrite :
Le sein qui de porter la vie eut le mérite,
Pût-il être soumis à la corruption ?... Ps. xv. 10
.....

Et maintenant, O Mère, humblement je confesse,
Qu'il n'est rien dans mes chants qui soit digne de vous.
Et si dans quelque endroit, surmontant ma faiblesse,
Mon luth a résonné sous des accords plus doux,
Avec amour, ainsi que j'ai fait ce poème,
J'en veux rendre l'honneur, ô Marie, à vous-même.
Comblez pourtant, comblez tant de bienfaits reçus,
En donnant à celui qui vous a célébrée,
De croître en votre amour jusqu'à l'heure sacrée,
Où vos mains, dans les cieus, l'offriront à Jésus.

Fr. V.-M., O. F. M.

(1) La thèse de Scot sur l'Incarnation.



No



Chap

avait po
l'on mon
commen
mourût :



traient les

A ses i
le livre de
de l'Evan
paradis et
tous et en
versations
aussi dans
ments qu'

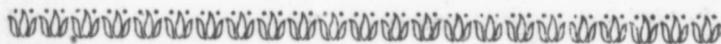
Il recon
tuelle mén
et de la pa
et recomm

Chap
toujours s

Le bien
religion de
verge de s
riger et do

(1) *Specul*

(2) *Ibid.*,



Nouvelles Petites fleurs franciscaines



Chapitre lxx. — Du zèle que le bienheureux François avait pour la perfection de la règle et pour toute la religion, où l'on montre d'abord comment il louait la profession de cette règle, comment il voulait qu'on la connût, qu'on en parlât et qu'on mourût sans s'en séparer. (1)



N zélateur parfait et en amant passionné de l'observance du saint Evangile, le bienheureux François avait un zèle très ardent pour la commune profession de notre règle, l'accomplissement de cette règle n'étant autre chose que la parfaite observance de l'Evangile, et il eut toujours une bénédiction toute spéciale pour ceux qui s'en montraient les parfaits zélateurs.

A ses imitateurs dans notre profession, il disait que cette règle était le livre de vie, l'espérance du salut, les arrhes de la gloire, la moëlle de l'Evangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du paradis et le pacte de l'éternelle alliance. Il voulait la voir connue de tous et entre toutes les mains, il voulait qu'on en parlât dans les conversations comme remède contre la tiédeur, qu'on en conférât souvent aussi dans l'intime de son cœur avec soi-même en mémoire des serments qu'on avait faits.

Il recommanda aussi de l'avoir souvent devant les yeux en perpétuelle mémoire et comme le modèle de la vie que l'on devait mener et de la parfaite observance qu'on lui devait, et qui plus est, il voulut et recommanda que ses frères ne la quittassent pas même à la mort.

Chapitre lxxi. — Comment il voulut que sa religion fût toujours sous la protection et la correction de l'Eglise romaine. (2)

Le bienheureux François disait : « J'irai et je recommanderai la religion des Frères Mineurs à la sainte Eglise romaine qui, par la verge de sa puissance, sait inspirer la crainte aux mauvais et les corriger et donner en tout lieu aux enfants de Dieu une pleine liberté

(1) *Speculum perfectionis*, v. 76.

(2) *Ibid.*, v. 78.

afin qu'ils puissent accroître les gages de leur éternel salut. Que ses fils apprennent donc à être pleins de gratitude pour les douces bénédictions de leur Mère et suivent toujours ses traces vénérables par une dévotion spirituelle.

« Sous son égide, en effet, aucun malheur ne s'abattra sur l'Ordre, et l'impie fils de Bélial ne passera point à travers la vigne du Seigneur. Cette sainte Mère elle-même sera jalouse de la gloire de notre pauvreté et ne permettra en aucune façon que l'éclat de notre humilité et le triomphe de notre obéissance soient enténébrés par les nuages de l'orgueil. En poursuivant les délinquants par des peines très sévères, elle gardera parmi nous intacts les liens de la charité et de la paix, ainsi la sainte observance de l'Evangile en toute sa pureté fleurira chaque jour sous son regard et elle ne souffrira pas que le parfum de notre bonne renommée et de nos saintes conversations soit arrêté, ne fût-ce qu'un instant. »

Chapitre Ixyi. — Du zèle qu'apportait le bienheureux François pour la perfection de ses frères, et d'abord comment il leur décrivit un frère parfait. (1)

Le bienheureux Père, vivant en quelque sorte transformé en ses saints frères par l'ardeur de son amour et la ferveur du zèle dont il brûlait pour leur perfection, méditait souvent en son cœur sur les conditions et les vertus dont un bon Frère Mineur devrait être orné. Il en concluait que celui-là serait un bon Frère Mineur qui réunirait les vertus et les qualités des saints frères que nous allons nommer : la foi du frère Bernard, foi très parfaite unie à un amour non moins grand pour la pauvreté ; la simplicité et la pureté du frère Léon qui vraiment se garda en bien sainte pureté ; la courtoisie du frère Ange qui fut le premier soldat à entrer dans l'Ordre et qui eut en partage une entière courtoisie et une grande bonté ; l'aspect gracieux et le grand bon sens que le frère Massée unissait à si belle et si dévote éloquence ; l'esprit élevé en contemplation qui fut jusqu'en sa plus haute perfection le partage du frère Egide ; la pieuse et continuelle activité du saint frère Rufin qui sans cesse et toujours priait, même en dormant, et qui avait toujours, quoi qu'il fit, son esprit attaché au Seigneur ; la patience du frère Junipère qui parvint à la sublime perfection de cette vertu par le parfait dépouillement de sa volonté propre, ayant toujours celle du Christ devant les yeux, brûlant du plus

(1) *Speculum perfectionis*, VI. 85.

vif désir
et spiriti
tous les
frère R
la ferveur
telle qu'i
lieu, dès
quittait
car notre



✠ ✠ ✠

L

Vivès, dir
Radini-T
cette mèn
Mgr Deb
la Missio
Son En
Tertiaires
Grégoire
Il a dit au
Pierre un
passer auc
pour le T

Pie X d
au Séraph
à leur frat
qu'exige le
être des sa
tres de Jés

vif désir de l'imiter en suivant la voie de la croix ; la force corporelle et spirituelle du frère Jehan de Laudibus qui en ce temps surpassait tous les autres hommes par la vigueur de ses membres ; la charité du frère Roger dont la vie entière et dont toutes les paroles respiraient la ferveur de l'amour ; enfin la sollicitude du frère Lucido qui était telle qu'il ne pouvait pour ainsi dire rester un mois dans le même lieu, dès qu'il commençait, en effet, à se plaire en un endroit il le quittait aussitôt et disait : « Nous n'avons point ici de demeure, car notre demeure est au ciel. »



Pie X et la Fraternité sacerdotale



LE 13 mars à 4 heures, le Saint Père a reçu, dans la salle du consistoire, la Fraternité sacerdotale du Tiers-Ordre de Rome. Les membres, parmi lesquels de nombreux prélats, ont été présentés au Pape par Son Em. le cardinal Vivès, directeur de la Fraternité ; Mgr Della Chiesa, ministre ; Mgr Radini-Tedeschi, ancien secrétaire ; et Mgr Angeli, qui a succédé en cette même qualité à Mgr l'évêque de Bergame. Était aussi présent Mgr Debruyne, supérieur de la Maison internationale des Prêtres de la Mission, où se tiennent les réunions mensuelles de la Fraternité.

Son Em. le cardinal Vivès a déclaré au saint Père que chacun des Tertiaires présents s'efforçait de mériter l'éloge décerné par le Pape Grégoire IX à saint François : *Vir seraphicus, apostolicus, romanus*. Il a dit aussi la joie filiale des Tertiaires de voir sur le trône de saint Pierre un Pape, Tertiaire comme ses deux prédécesseurs, et ne laissant passer aucune occasion de montrer son estime et son attachement pour le Tiers-Ordre de saint François.

Pie X dans sa réponse a renouvelé l'expression de son attachement au Séraphique Patriarche d'Assise ; puis il a félicité les prêtres de tenir à leur fraternité. C'est un moyen pour eux d'atteindre à la sainteté qu'exige leur caractère. Car les prêtres doivent, plus que les fidèles, être des saints, puisqu'ils sont les amis, les représentants et les ministres de Jésus-Christ. Le Tiers-Ordre sera pour eux un puissant moyen

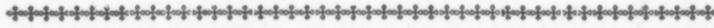
de sanctification, s'ils sont fidèles à sa règle. Cette règle a été bien adoucie dans ses austérités corporelles ; raison de plus pour se laisser pénétrer surtout par son esprit. A cet effet, le Pape a recommandé surtout l'assistance régulière aux réunions mensuelles ; les membres ont la faveur précieuse d'y entendre chaque fois la parole du cardinal Vivès ; et ceux qui prêchent ont plus besoin que personne d'être prêchés.

Le Saint-Père a ensuite béni chacun des assistants. La Fraternité lui a remis comme offrande un service complet d'autel pour une chapelle de la campagne romaine.



Le Bienheureux J.-M. Vianney

Curé d'Ars, Tertiaire.



DE SA RESSEMBLANCE AVEC LE PATRIARCHE D'ASSISE

Les saints sont des artistes. Ils s'appliquent avec plus de soin que les autres hommes à reproduire en eux l'exemplaire divin du Verbe Incarné. Façonnant leur cœur et leur âme à l'image même de Jésus, facilement ils arrivent à présenter entre eux des caractères frappants de ressemblance. Ainsi en est-il du Bienheureux J.-M. Vianney et de Saint François d'Assise. Leurs âmes, avec le même idéal de dépouillement et d'abnégation, étaient douées de la même liberté, de la même étonnante pénétration de vue, de la même puissance provenant de la même source : l'humilité, la pénitence, la pauvreté.

L'étude principale de l'homme de Dieu, nous dit l'historien de saint François d'Assise, était de vivre libre de tout ce qui est dans le monde pour que la sérénité de son esprit ne fût, un seul instant, terni par la poussière de la terre. Notre Bienheureux eut la même

préoccu
mes rec
passion
méprisa
mains, i
Un jour
il répon
il y a m
véniel. »
avec ce
pour plu
Curé, il
vous m'
mon arg
— « E
— « B
instant a
Dites,
remplit,
le prix d
nes.

Pour c
ici-bas, F
maisons,
tendait v
délaissée,
dit-on, ne
tenaient j
nôtres sa
pas de se
écuelle d
presque
d'avoir la
Délivre
indépend
de Dieu, i
disgrâce.
dans l'un

préoccupation. Il entreprit de se dépouiller de tout ce que les hommes recherchent avec le plus d'ardeur. Il mit à s'appauvrir la même passion que les mondains, dans leur folie, mettent à s'enrichir. Il méprisait profondément l'argent ; ce métal passait à flots entre ses mains, mais pour aller plus sûrement trouver et soulager la misère. Un jour, par mégarde, il alluma sa chandelle avec un billet de banque ; il répondit aux regrets qu'on exprimait devant lui en s'écriant : « Oh ! il y a moins de mal à cela que si j'avais commis le plus petit péché véniel. » Une autre fois, raconte encore son biographe, il nous aborda avec ce trait charmant : « Ce matin, une grande dame qui avait bien pour plus de 100 francs d'or à ses doigts, est venue me dire : « M. le Curé, il y a quelque temps, je vous ai donné 100 francs pour que vous m'obteniez ma guérison. Je ne suis pas guérie : rendez-moi mon argent. »

— « Et vous le lui avez rendu ? »

— « Bien sûr ! . . . Par bonheur on m'avait donné 100 francs un instant auparavant ; je suis vite allé les chercher. . . »

Dites, ne sont-ce pas là des traits dignes du Pauvre d'Assise, qui remplit, sans compter, les mains de cet avare réclamant âprement le prix des pierres destinées à la reconstruction d'une église en ruines.

Pour que tout lui rappelât, lui chantât son pèlerinage, son exil ici-bas, François voulait voir reluire la pauvreté en toutes choses : maisons, meubles, vêtements, ustensiles. Ainsi le Curé d'Ars entendait vivre ; son presbytère était vraiment l'asile de la grande délaissée, la demeure de la sainte Pauvreté. Le foyer de la cuisine, dit-on, ne vit jamais le feu. Les meubles de sa chambre ne lui appartenaient pas ; cette pièce laide et enfermée était éclairée par deux fenêtres sans rideaux, et quand un jour, une pieuse femme, — il n'avait pas de servante — voulut remplacer par une tasse de faïence la vieille écuelle de terre qui lui servait depuis si longtemps, le saint homme, presque en colère, s'écria : « On ne pourra donc pas venir à bout d'avoir la pauvreté dans son ménage ! »

Délibéré du souci des biens temporels, il s'était également rendu indépendant de l'opinion des hommes. Les yeux fixés sur la volonté de Dieu, il n'espérait d'eux aucune faveur, il ne craignait pas leur disgrâce. « J'ai reçu deux lettres par le même courrier, disait-il un jour, dans l'une on prétendait que j'étais un grand saint, dans l'autre que

j'étais un hypocrite et un charlatan... la première ne m'ajoutait rien ; la seconde ne m'ôtait rien. On est ce que l'on est devant Dieu ; *et puis pas plus...* » Une autre fois il disait : « Le bon Dieu m'a choisi pour être l'instrument des grâces qu'il fait aux pécheurs, parce que je suis le plus ignorant et le plus misérable des hommes. S'il y avait eu dans le diocèse un prêtre plus misérable que moi, Dieu l'aurait pris de préférence. » Ne retrouve-t-on pas dans ces paroles non seulement l'esprit du Séraphique Père, mais jusqu'à ses propres expressions ?

Vraiment fils de saint François par l'esprit de pauvreté et par l'humilité, il l'était encore par la pénitence qu'il pratiquait avec une rigueur excessive. Il y trouvait tant de douceurs ! « La mortification, disait-il, a un baume et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ; on veut épuiser la coupe jusqu'au fond... Il n'y a qu'une manière de se donner à Dieu dans l'exercice du renoncement et du sacrifice ; c'est de se donner tout entier, sans rien garder pour soi. Le peu que l'on garde n'est bon qu'à embarrasser et à faire souffrir... Je pense souvent que je voudrais bien pouvoir me perdre et ne plus me retrouver qu'en Dieu. »

Que lui manquait-il donc après ce renoncement total, ce dépouillement libérateur de toutes les nécessités corporelles, que lui manquait-il pour se perdre en Dieu ? Il ne lui manquait plus rien à la vérité : il était aussi uni à son Maître, à son Jésus que peut l'être une pauvre âme humaine encore retenue dans la prison de sa chair dont elle attend impatiemment, pour s'échapper joyeuse, l'heureuse dissolution. Il ne lui manquait plus rien, et cependant il lui semblait que dans la solitude, son union avec Dieu, son souverain Bien, serait plus intime, et plus profonde. Mû par cette idée, que de fois, il tenta de s'échapper ! Ce fut toujours en vain, chaque fois ses projets d'évasion, les mieux préparés, échouèrent : avide, comme François, de solitude et de contemplation, il était, comme lui, assailli sans cesse par les foules désireuses d'entendre tomber de ses lèvres une parole lumineuse ou consolatrice, une parole de Dieu dont il était devenu le familier, l'oracle.

C'est qu'en effet, dégagé, comme il l'était, de tout lien terrestre, sans aucune recherche de lui-même, indifférent à tout ce qui passe, en paix avec toute créature, il allait et parlait à Dieu simplement, spontanément. La flamme s'élance ardente et légère, de même son

âme s'é
maines
clairem
les âme

Le r
d'Assise
du cré
merveil
mable a
notre B
prenait
meure, i
les myst
trant et
bon sens
pleine d
a des ge
prospère
beaucoup
« Figure:
guillotin
damne u
printemp
mentaien
disais : *L*
Que c'est

N'est-c
çois et le
crucifié,
remontés
cette rad
comme c
plus réel,
refusant
tribut d'a
honteuse:

En ple
t les me

âme s'élevait et planait bien au-dessus des viles petites passions humaines : elle était *claire*, la lumière divine la pénétrait, elle voyait *clairement*, et répandait autour d'elle ces rayons et ces chaleurs dont les âmes sérapiques seules peuvent être les foyers.

Le monde de la nature et celui de la grâce étaient pour François d'Assise comme les deux chœurs d'un chant magnifique à la gloire du créateur et son âme vibrait à l'unisson ; elle en saisissait les merveilleuses harmonies et les traduisait avec un charme inexprimable aux âmes moins pures et partant moins éclairées. De même notre Bienheureux, qui avait passé par la même purification, comprenait le cantique de la création ; le monde surnaturel était sa demeure, il y attirait les âmes pesantes et charnelles, et leur en révélait les mystérieuses beautés. La pureté de son cœur avait rendu pénétrant et intuitif le regard de son intelligence, elle l'avait douée d'un *bon sens* supérieur et d'une finesse qui se manifestaient d'une façon pleine d'attraits dans le moindre de ses entretiens. Ecoutez : « Il y a des gens qui n'aiment pas le bon Dieu, qui ne le prient pas et qui prospèrent ; c'est mauvais signe ! Ils ont fait un peu de bien à travers beaucoup de mal. Le bon Dieu les récompense en cette vie... » « Figurez vous une pauvre mère obligée de lâcher le couteau de la guillotine sur la tête de son enfant : Voilà le bon Dieu quand il damne un pécheur ! » « Une fois, j'allais voir un malade ; c'était au printemps : les buissons étaient remplis de petits oiseaux *qui se tourmentaient la tête à chanter*. Je prenais plaisir à les écouter et je me disais : *Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ! Que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu !...* »

N'est-ce pas la voix de saint François ? Oui, tous deux, saint François et le Bienheureux J.-M. Vianney, passionnément épris de Jésus crucifié, s'étaient appliqués à le reproduire en eux-mêmes. Ils étaient remontés à l'état d'innocence originelle. Ils étaient libres ! Et comme cette radieuse liberté des enfants de Dieu diffère de la licence impie ! comme cet affranchissement du joug des passions est plus vrai, plus réel, et plus noble que l'émancipation menteuse de ceux qui, refusant au Maître suprême, au Père infiniment puissant et bon leur tribut d'adoration et d'amour, s'attachent au cou le carcan des plus honteuses servitudes...

En plein XIX^e siècle, le Bienheureux curé d'Ars a renouvelé les jours et les merveilles de saint François d'Assise. Comme son Sérapique

Père, ce Tertiaire illustre a été donné au monde pour manifester le règne de Dieu et pour démontrer aux chrétiens charnels, afin qu'ils soient inexcusables, que ce royaume s'établit moins sur la science, la richesse, ou la force, que sur l'humilité, la pauvreté et la croix.

X*** (1)

Nouvelles de Rome

Fête du Pape. — Le 20 mars, à l'occasion de sa fête patronymique, saint Joseph, le Pape a reçu les félicitations du Sacré-Collège. La fête a revêtu un caractère intime. Au cours de la conversation, Pie X a parlé de la demande faite par le cardinal Coullié que le curé d'Ars fût proclamé le protecteur des curés.

Nouvelle invocation. — Sur la demande d'un grand nombre d'évêques, le Souverain Pontife autorise par décret du 8 février 1905, l'introduction dans les litanies du saint Nom de Jésus de l'invocation suivante : *Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem tuam, libera nos, Jesu*, qui peut se traduire : Par l'institution que vous avez faite de la Très Sainte Eucharistie, délivrez-nous, Jésus. Cette invocation viendra après celle-ci : *Per Ascensionem tuam*.

Les Saints. — D'après une statistique fournie par S. Em. le cardinal Steinhueber, Préfet de la Congrégation des Rites, il y a actuellement 287 causes pendantes à la Sacrée Congrégation, 23 de canonisation et 264 de béatification. Parmi celles-ci 152 sont déjà introduites et 112 sont encore en préparation. De ces 287 causes, 239 appartiennent aux ordres religieux, c'est-à-dire : 75 à la famille franciscaine, 41 à la compagnie de Jésus, 14 aux Dominicains, 12 aux Rédemptoristes, 7 aux Augustiniens, 6 aux Maristes, 5 aux Carmes, 5 aux Passionistes et 4 à chacun des Ordres suivants : Trinitaires, Servites, Barnabites, Lazaristes, Missions étrangères.

(1) Dans l'*Almanach franciscain* de 1905.

Des (dont 9 reines :

Autre femmes canadienne

Il s'a cultus » devrait :

Nou deux no Bustos, rique du comme :

La cause d Rome (culte po

Actue D'innom versalité nement, demande teur si h

On sig se qui p l'adresse

(1) Au p nom de Mgr. L de Mgr. L let. (N. é

Des causes non religieuses, 35 appartiennent au clergé séculier, (dont 9 évêques) et 13 aux laïques, parmi lesquels on remarque deux reines : Marie Stuart et Marie Christine de Savoie.

Autres détails : ces 287 causes comprennent 207 hommes et 80 femmes. 67 causes sont françaises, 141 italiennes, et on en compte 4 canadiennes.

Il s'agit dans cette statistique des seules causes « *per viam non cultus* » ; si l'on comptait les autres, par voie de culte à reconnaître, on devrait ajouter au chiffre de la famille franciscaine.

Nouveaux Evêques franciscains. — Pie X vient de choisir deux nouveaux évêques parmi les Frères Mineurs : le Rév. P. Zénon Bustos, Provincial de l'Argentine, comme évêque de Cordoba (Amérique du Sud) et le Rév. P. Leonardo Déda, missionnaire en Albanie, comme évêque de Tagora, coadjuteur d'Alesia, avec future succession.

La cause de Duns Scot. — Après les solennités mariales, la cause de Scot a fait un grand pas. Les évêques présents (1) à Rome ont signé la lettre qui demande au Pape les honneurs du culte pour le champion de Marie, qui fut si grand homme de Dieu.

Actuellement, on imprime les actes du procès de béatification. D'innombrables témoignages y sont rassemblés qui prouvent l'universalité et la pérennité du culte du Docteur Subtil. Tout prochainement, le procès va s'ouvrir. Nos amis et lecteurs voudront bien demander à Notre-Seigneur de hâter la glorification de son serviteur si humble.

On signale une Vie très complète de Scot écrite en langue anglaise qui paraîtra prochainement. On peut souscrire dès maintenant à l'adresse suivante : *The Friary, Forest Gate, London, Angleterre.*

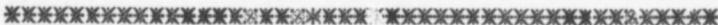
ROMANUS.



(1) Au premier rang des signataires, nous lisons avec le plus grand plaisir le nom de Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, suivi parmi les évêques des noms de Mgr. Laroque, évêque de Sherbrooke et de Mgr. Brunault, évêque de Nicolet. (N. de la R.)



Chronique franciscaine



A TRAVERS LE MONDE

Les restes du Bienheureux Curé d'Ars

LE corps du Bienheureux Curé d'Ars est encore en parfait état de conservation. Il y a dix ans, on pouvait faire plier les articulations des bras et des jambes ; depuis cette date, elles sont devenues moins flexibles, mais on peut encore, avec quelque difficulté, les faire mouvoir. On a exposé le corps du Bienheureux sous l'autel principal de l'église d'Ars. Il a été revêtu des ornements sacerdotaux, on a arrangé, avec un peu de cire, le visage qui est conservé dans ses lignes générales, et là, sous l'autel majeur, on pourra dire de lui : "*defunctus adhuc loquitur.*" Il fallait cependant extraire de ses reliques, et pour ne point déranger l'harmonie générale du corps si bien conservé, on a pris des côtes dont on distribuera les fragments.

Le Tiers-Ordre au Tyrol

LE 24 novembre dernier, se tenait à Bulsano, dans le Tyrol autrichien, un congrès de prêtres Tertiaires et de Directeurs de Fraternités, sous la présidence du Rév. P. Firmin Hasenöcherl, O. F. M. Les statistiques dressées fournirent les chiffres suivants : Le diocèse de Brixen compte 161 prêtres Tertiaires, 38 Fraternités et 25,700 Tertiaires. La partie allemande du diocèse de Trente compte 85 prêtres Tertiaires, 60 Fraternités et 24,300 Tertiaires. En y joignant le contingent fourni par la partie italienne du même diocèse on arrive facilement à un total de 60,000 Tertiaires pour deux diocèses. C'est là une éloquence des chiffres auprès de laquelle a sans doute pâli celle des discours qui furent prononcés.

CANADA

Montréal — Nouvelle Fraternité

LE 12 mars dernier, dans la chapelle Saint-Antoine de Padoue, avait lieu l'érection d'une nouvelle Fraternité pour les Frères, sous le vocable de Saint-Louis, roi. Après avoir donné connaissance de l'autorisation de l'Ordinaire, et proclamé le patron de la nouvelle Fraternité, le R. P. Gardien nomma pour un an le premier Discretoire dont il avait lui-même choisi les membres. Fr. Ministre : M. P. Poulin ; Assistant : M. J.-W. Harris ; Discrets : MM. Nicolas Cléroux, J.-F. Laplante,

C. Cham
Furent
Secrétaire
nité con
Fraterni
Nul dou
de Mont
surtout c
monde, p

VHIVE
visite

rappports,

Le 8 d
habit de
sœurs. U
fession, d

Du 7 :
paroisse,
Ordre, de
la Règle
mars, 130
parole du

C'est e
d'Iberville
deux anci
temps, da

A Saint
Amé et G
mité de l
une Frate
bien.

Du 15 a
du R. P. A
ternité. Bi

Le mêm
cèse de Sh
Louis du
curé, ces F
comme des

C. Champagne, Oscar Pageau, Oscar Girouard, J.-E. Morin, J.-T. Gervais. Furent choisis ensuite comme maître des Novices : J.-F. Laplante ; Secrétaire : J.-T. Gervais ; Trésorier : J.-E. Morin. La nouvelle Fraternité commence avec une centaine de membres dont 60 viennent de la Fraternité Saint-François et les autres sont des postulants nouveaux. Nul doute, que située au centre des populeuses et catholiques paroisses de Montréal-est, elle ne recrute avec le temps bon nombre d'hommes et surtout de jeunes gens désireux de résister aux influences mauvaises du monde, pour vivre en bons chrétiens.

Visites de Fraternités

L'HIVER qui finit n'a pas été un temps chômé pour ce qui concerne la visite des Fraternités. Outre celles dont nous avons reproduit les rapports, en voici quelques autres :

Le 8 décembre, le R. P. Raymond était à *Farnham* donnant le saint habit de la pénitence à un grand nombre de nouveaux novices, frères et sœurs. Un très grand nombre de novices firent solennellement leur profession, dans la soirée de ce jour mémorable.

Du 7 au 12 mars, le même Père, sur l'invitation du digne curé de la paroisse, entretenait les fidèles de *Saint-Lin des Laurentides*, du Tiers-Ordre, de ses obligations, de ses avantages. C'était la première fois que la Règle Franciscaine était exposée aux paroissiens. Le dimanche 12 mars, 130 fidèles dont 28 frères et 102 sœurs revêtaient le saint habit. La parole du prédicateur avait porté ses fruits.

C'est encore le R. P. Raymond que nous retrouvons à *Saint-Jean d'Iberville*, du 26 au 29 mars, faisant la visite de la Fraternité. Il y a là deux anciennes et excellentes Fraternités capables d'acquérir avec le temps, dans la paroisse une influence très grande pour le bien.

À *Saint-Philippe de Laprairie*, après la retraite prêchée par les Pères Amé et Gabriel, eut lieu également la Visite de la Fraternité. La proximité de la grande ville et de ses séductions fait que dans cette paroisse une Fraternité régulière et fervente est de nature à produire un grand bien.

Du 15 au 18 janvier, c'est la paroisse de *Sainte-Marthé* qui eut la visite du R. P. Amé. Le Révérend Père put y constater le progrès de la Fraternité. Bientôt on pourra ériger celle des Frères séparément.

Le même Père, du 31 janvier au 2 février était à *Ascot-Corner*, du diocèse de Sherbrooke. Du 5 au 9 février il visitait les Fraternités de *Saint-Louis du Mile-End*. Sous la direction habile et zélée de Monsieur le curé, ces Fraternités fonctionnent admirablement et peuvent être proposées comme des modèles de régularité.

La Fraternité de *Saint-Martin*, le 8 décembre, et celle de *Saint-Jean de Matha*, du 18 au 21 décembre, eurent la visite du R. P. Mathieu dont le zèle fut bien récompensé par les résultats produits.

Du 7 au 12 mars, ce fut le tour de *Saint-Jacques le Mineur* où le R. P. Mathieu fit 7 prises d'habit et 5 professions. Du 17 au 26, le même Père était à *Saint-Simon de Bagot*, paroisse où le Tiers-Ordre est très prospère : 10 prises d'habit et 7 professions augmentèrent les Fraternités d'autant. Les deux Fraternités eurent leurs élections qui renouvelèrent entièrement le Discrétoire des Sœurs.

Saint-Antoine de Tilly

D'AN dernier, le R. P. Maximin, après avoir prêché les exercices de la neuveine de saint François-Xavier, donnait l'habit du Tiers-Ordre à un bon nombre de fidèles. J'ai eu cette année la consolation de couronner l'œuvre commencée en érigeant les Tertiaires en Fraternité sous le vocable de saint Antoine de Padoue. L'érection eut lieu le dimanche 26 mars, après la réception de plusieurs novices et la profession d'un plus grand nombre. Voici le discréttoire nommé pour trois ans :

Mlle Céline Gingras, Supérieure et sacristine ; Mde Isaïe Côté, Assistante ; Mde Wenceslas Lafleur, Maîtresse des Novices ; Mde Odilon Lauréault, Secrétaire ; Mde William Bertrand, Trésorière ; Mde Vve Egéssypte Crôteau, Discrète.

La Fraternité compte actuellement 63 membres ayant leurs noms inscrits au registre du personnel : 39 profès et professes, et 24 novices. Les Tertiaires ont régulièrement une réunion par mois. Ils y assistent et font la sainte communion ce jour-là, qui n'est pas un dimanche.

PÈRE VISITEUR.

Saint-Jean d'Iberville

NOTRE retraite Franciscaine commencée le 26 mars vient de se terminer aujourd'hui, 29, par une pieuse cérémonie de profession et de vêtiture. 16 de nos sœurs eurent le bonheur de faire la sainte profession et 57 postulants, dont 14 frères et 43 sœurs, prirent le saint Habit de la Pénitence. Les pieux exercices, suivis avec assiduité non seulement par les Tertiaires, mais encore — ceux du soir surtout — par un grand nombre de fidèles de la paroisse, ont augmenté en nos âmes d'enfants de saint François l'estime et l'amour de notre sainte Règle en même temps qu'ils ranimaient notre zèle pour la prospérité de nos deux Fraternités.

L'époque du renouvellement de nos deux discréttoires étant arrivée, le Père Visiteur a proclamé dans l'ordre suivant les membres des nouveaux conseils.

Frater
Joseph
M. Herr
Pierre R
lin et G
Frater
Dame P
Secrétaire
Infirmier
Sénécal,
Puisse
dociles et
vuc de la

DEPUIS
dans
profession
divin à
Mais Dieu
nier, un
l'Archevêc
lendemain
journalier
famille, le
Malgré le
nouvelles
ment de v
sance pour
grande pui
nouvel élu.

Soyez he
et l'éloigne
Désormais
les jours, p
n'y a pas d
livre de la
vous suivr
même de c
salut des â

Fraternité des Frères : Supérieur : M. Emilien Roy ; Assistant : M. Joseph Arpin ; Maître des Novices : M. Georges Lafricain ; Secrétaire : M. Hermas Patenaude ; Trésorier : M. Pierre Langlois ; Infirmier : M. Pierre Roy ; Discrets : MM. J.-B. Granger, Octave Mercier, Ovila Audelin et Godefroy Daunais.

Fraternité des Sœurs : Supérieure : Dame Laurent Moreau ; Assistante : Dame Pierre Langlois ; Maitresse des Novices : Dame Emilien Roy ; Secrétaire : Dlle Léonie Grégoire ; Trésorière : Dlle Sophie Arpin ; Infirmière : Dlle Mary Farner, ex-supérieure ; Discrètes : Dlles Clara Sénécal, Virginie Dubois, Elise Patenaude et Délia Camarain.

Puisse notre zélé Directeur, M. l'abbé Labrèche, nous trouver toujours dociles et prêts à le seconder dans la réalisation de ses pieux projets, en vue de la gloire de Dieu et de son serviteur François d'Assise.

M. délégué des deux Ditrétoires.

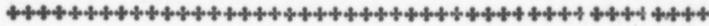
Au couvent de Montréal

DEPUIS quelque temps, les cérémonies imposantes se suivent de près dans notre couvent de Montréal. Une profession simple et deux professions solennelles, sont venues tour à tour nous montrer que l'appel divin à une vie plus parfaite trouve toujours de l'écho dans les cœurs. Mais Dieu nous réservait encore un bonheur plus grand. Le 2 avril dernier, un de nos frères se prosternait aux pieds du Pontife (S. G. Mgr l'Archevêque de Montréal,) et se relevait prêtre pour l'éternité. Et le lendemain, 3 avril, en présence de nombreux fidèles, que leurs occupations journalières n'avait pu empêcher de venir prendre part à cette fête de famille, le Rév. P. Samuel Marie montait à l'autel pour la première fois. Malgré leur retour, pour ainsi dire périodique, ces fêtes sont toujours nouvelles pour des cœurs chrétiens. C'est toujours avec un nouveau sentiment de vénération pour la dignité redoutable du prêtre et de reconnaissance pour la miséricorde divine qui donne à de pauvres mortels, une si grande puissance, que l'on se prosterne pour recevoir la bénédiction du nouvel élu.

Soyez heureux, parents chrétiens du nouveau prêtre, malgré la distance et l'éloignement, et vous aussi chers bienfaiteurs de la famille franciscaine. Désormais, dans cette famille au Canada, une voix de plus s'élèvera tous les jours, pour redire à Dieu avec l'autorité même de Jésus, pour qui il n'y a pas de distance : " Seigneur, conservez dans votre amour et dans le livre de la vie éternelle, les noms de ceux que nous avons quittés pour vous suivre, et de ceux qui par leur charité si dévouée, nous mettent à même de consacrer tous nos instants à la recherche de votre gloire et au salut des âmes, "



Les Missions franciscaines



CHINE

L'œuvre des Missionnaires (1)



A première préoccupation du Missionnaire en arrivant en Chine est de « *se chinoiser*. » Se faire tout à tous reste toujours le grand moyen de gagner des âmes à Jésus-Christ. Il portera les mêmes vêtements que les Chinois, généralement de couleur brune, et la longue tresse, il se nourra comme eux, parlera la même langue et obser-

vera les usages du Céleste Empire.

Pour tout ce qui est de la langue parlée, idiome composé de monosyllabes juxtaposés sans syntaxe et sans flexions, elle s'apprend assez facilement, du moins dans la mesure nécessaire pour communiquer utilement avec les indigènes. La langue écrite est composée de 80,000 signes autrefois hiéroglyphiques comme ceux de l'ancienne Egypte mais aujourd'hui déformés comme les caractères cunéiformes d'Assyrie, et ne figurant plus rien du tout. Son étude exige des efforts considérables. On peut cependant réduire à 214 le nombre des caractères fondamentaux qui donnent la clé des autres, et permettent de lire couramment les livres ordinaires. Mgr Casi, Franciscain et Vicaire apostolique du Chang-Tong, a inventé pour le dialecte de son district un alphabet de 33 lettres, suffisant à exprimer tous les sons et toutes les idées de la langue vulgaire. Ce qui prouve que la méthode est le grand moyen pour apprendre cette langue, si embrouillée à première vue, qu'un missionnaire l'appelait : « une clé envoyée par le diable pour nous fermer la Chine. » Dans les villes où l'influence européenne a pénétré, beaucoup de Chinois parlent aussi l'anglais. C'est par exemple le cas pour I-tchang.

(1) Extrait du *Messenger de saint François* de nos Pères Belges auxquels est confié le Vicariat du Hou-pé S. O.

A la chrétienté sent sa pour p voir les avec la réfuter mise à rement a qui fi braves ; Si alc rencont leur fan que le « vers lui.

Puis, médecin met le n du bon cures m une âme

Quelq avec le « tion, vie départ d' vaient au lois rom genre. L. quet et le rent que Chine plu berie nati parti de t

Mais c

(1) Le M

A la campagne, le missionnaire mange souvent en présence de ses chrétiens et de païens qui, profitant de la porte toujours ouverte, envahissent sa demeure et veulent l'observer de près. C'est le moment propice pour parler aux uns et aux autres de la religion et leur en faire entrevoir les attraits. Aussi profite-t-il de l'occasion pour lier conversation avec les curieux, répondre à leurs questions, éclairer leurs doutes, réfuter leurs objections et solliciter leur bonne volonté. Sa vie ainsi mise à jour tend à faire tomber les barrières et à réfuter péremptoirement les calomnies absurdes qui circulent sur son compte. Il y en a qui finissent par se convaincre que, parmi les Européens, il y a des braves gens.

Si alors le missionnaire se montre bon et affable pour eux, si, les rencontrant dans les champs, il leur adresse la parole, s'enquiert de leur famille et de leurs affaires, le tout à la mode chinois, il se disent que le « grand homme » leur témoigne de l'intérêt et se sentent attirés vers lui.

Puis, comme en Chine il ne faut pas de diplôme pour exercer la médecine, il donne les remèdes à ceux qui lui en demandent et met le malade pour le corps et surtout pour l'âme, sous la protection du bon Dieu et de saint Antoine de Padoue, car il fait ici aussi des cures merveilleuses et, à propos d'une maladie, conduit quelquefois une âme à l'Eglise.

Quelques-uns savent que le « père de la doctrine » (1) traite d'égal avec le « père et la mère du peuple » (2) et désirant obtenir sa protection, viennent demander pour « adorer. » Ce peut-être le point de départ d'une conversion ; comme, autrefois, bien des prosélytes arrivaient au judaïsme pour jouir des immunités que leur accordaient les lois romaines, ainsi il y a encore en Chine des prosélytes de ce genre. Les anciens rabbins leur donnaient je ne sais plus quel sobriquet et les regardaient de leur haut. Jésus et ses apôtres nous apprirent que Dieu se sert souvent du mal pour opérer le bien. Et si en Chine plus qu'ailleurs il faut être sur ses gardes, compter avec la fourberie native du peuple et suspecter tout, il convient aussi de tirer parti de tout pour la gloire de Dieu.

Mais comme le disait saint Vincent de Paul, le grand moyen de

(1) Le Missionnaire. (2) Le Mandarin.

faire du bien aux âmes, c'est de faire la charité aux corps. Voilà pourquoi le missionnaire rogne sur ses dépenses, vit pauvrement et emploie ce qui lui reste à soigner les infortunés. Volontiers, il accueille les enfants abandonnés et ceux que leurs parents refusent d'élever. C'est l'œuvre de la « Sainte-Enfance. »

Lorsqu'une mère accouche d'une fille qui est la troisième ou la quatrième, on est, dans certains endroits, persuadé qu'il faut la laisser dévorer en tout ou en partie par les porcs, regardés comme des animaux divins, sinon les couches suivantes seront aussi funestes ! Du reste, les moralistes chinois sont unanimes à constater la coutume régnante de tuer ou de jeter à la voirie les enfants dont on veut se défaire, et il n'est pas rare de découvrir dans un fossé ou dans un champ des cadavres d'enfants quelquefois horriblement mutilés. Pour garantir ces faits, il suffit d'avoir vécu à l'intérieur de la Chine pendant quelque temps. Malheureusement, certains écrivains, dans un but que je n'essaie pas de découvrir, se plaisent à taxer ces faits d'exagérés et se basent, pour étayer leur démonstration, sur des textes de loi non observés ou sur des observations faites par des voyageurs qui ne sont pas sortis de la zone d'influence européenne.

Les missionnaires recueillent ces petits êtres abandonnés, qui souvent n'attendent que le baptême pour s'envoler auprès des anges du paradis. Ceux qui consentent à vivre sont placés chez des nourrices indigènes, payées par la mission. Plus tard, on les envoie à l'orphelinat où on leur donne une éducation chrétienne. La plupart des stations missionnaires ont aussi une école annexée à la résidence et tenue par un maître aux frais du Père. Les enfants des païens y sont admis aussi bien que ceux des chrétiens. Le programme comprend la lecture, l'écriture et la connaissance des choses indispensables à la vie. Ordinairement, le professeur est un catéchiste dévoué qui en profite pour préparer la voie au missionnaire.

Enfin, lorsque les fonds le permettent, le missionnaire fonde un hôpital où les malades sont soignés gratuitement. Il n'est pas rare que des malheureux y entrent païens et y meurent chrétiens. C'est ainsi qu'à I-tchang, les Franciscaines Missionnaires de Marie, introduites par Mgr. Christiæns et protégées par son successeur, Mgr Verhæhen, desservent, non seulement l'hôpital ordinairement bondé de monde, mais aussi le dispensaire où une foule de malades de la ville et des environs, viennent tous les jours se faire soigner. Malgré la réserve que leur

impose
pour g
laisser
plus, el
derie et
vre de
cles ma
à des
d'attrib
enfants.
les expl
Quan
faire éco
vouloir
tion des
Celle-
groupe,
au moye
auditeur
« Entend
« Oûi ! »
n'avoir
tant à ch
de répon
« sois san
chante à
le même
tant, dem
les catéch
méthode
milieu. I
plupart du
L'instru
ce que le
Celui-ci
admis à la
Tous les j

(1) Les re

imposent les mœurs chinoises, les Kou-né-né⁽¹⁾ profitent de ces visites pour glisser un mot de religion, dissiper un préjugé, ou tout au moins laisser un bon souvenir, qui, un jour peut-être, portera ses fruits. De plus, elles ont un orphelinat, une école gardienne, une école de broderie et un catéchuménat pour femmes. Notons cependant que l'œuvre des hôpitaux n'est pas sans susciter des difficultés. Dans les cercles mandarinaux, on encourage les fondations de ce genre, confiées à des mains européennes, parce que le peuple en prend occasion d'attribuer aux Sœurs des actes de cruauté sur les malades et sur les enfants. C'est donc là une mine à exploiter contre le christianisme, et les exploiters ne manquent pas.

Quand le missionnaire est parvenu par ces différents moyens à se faire écouter du peuple et à réunir quelques personnes qui déclarent vouloir « adorer, » il commence le catéchuménat, c'est-à-dire l'instruction des futurs chrétiens.

Celle-ci est absolument familière. Le Père s'assied au milieu du groupe, et commence à expliquer les principaux points de la doctrine, au moyen de comparaisons et de développements, à la portée de ses auditeurs. A chaque instant, il s'interrompt et avisant un Chinois : « Entends-tu ? As-tu compris ? » L'interpellé s'empresse de répondre : « Oui ! » Le missionnaire lui demande d'expliquer, et mon homme avoue n'avoir rien saisi. Il s'agit de recommencer sur le même ton, ajoutant à chaque bout d'idée : « Avez-vous compris ? » Et les auditeurs de répondre invariablement : « Père, lâche ton cœur, » c'est-à-dire « sois sans inquiétude ! » Alors le prêtre prend le petit catéchisme et chante à gorge déployée : « Pourquoi est-on chrétien ? » Et tous sur le même ton : « Pour adorer Dieu et sauver son âme. » Et tout en chantant, demandes et réponses continuent à s'entre croiser jusqu'à ce que les catéchumènes aient appris de mémoire la leçon du jour. Cette méthode est celle qui est suivie dans toutes les écoles de l'Empire du milieu. Les écoliers et leur maître y chantent du matin au soir, la plupart du temps à tue-tête et avec une cacophonie complète.

L'instruction se poursuit ainsi deux ou trois fois par jour jusqu'à ce que le catéchumène soit assez instruit pour recevoir le baptême.

Celui-ci s'administre solennellement, et dès lors le néophyte est admis à la confirmation, et souvent aussi à la première communion. Tous les jours, ils assistent à la messe, pendant laquelle ils chantent

(1) Les religieuses.

leur prière du matin. Ils reviennent à la chapelle pour la prière du soir. Le dimanche, ils assistent en outre aux vêpres et au salut, et il en est qui font plusieurs lieues à pied pour y être fidèles. Lorsque le prêtre fait l'instruction à la messe, les païens y sont admis, mais se tiennent au bas de l'église pour écouter la doctrine du « Dieu du ciel. »

Parmi les chrétiens, il y en a qui demandent à devenir baptiseurs ou baptiseuses et s'introduisent ainsi dans les familles chinoises, pour assurer le salut éternel aux enfants en danger de mort. D'autres deviennent catéchistes et sont de précieux auxiliaires pour la mission. Eux aussi enseignent la doctrine, réunissent les fidèles pour la prière et surtout, pilotent les missionnaires fraîchement arrivés d'Europe.

Officiellement, les missionnaires, grâce à un traité conclu en 1898, ont rang de mandarin, l'évêque celui de vice-roi. Comme tels, ils ont leurs entrées libres dans les prétoires, traitent les mandarins en égaux et reçoivent du peuple les mêmes témoignages de respect. On leur fait le *Ko-teou* ou grand salut, à genoux les mains jointes, la tête profondément inclinée. En leur présence, les chrétiens mêmes ne peuvent s'asseoir, et ils exercent sur ceux-ci tous les pouvoirs des mandarins. Ils sont leurs juges, et peuvent les punir, lorsqu'ils le trouvent bon, sans recourir à aucune autorité. Les chrétiens, de leur côté, préfèrent le tribunal du missionnaire à celui du mandarin : ils sont certains que justice leur est rendue et ne doivent rien débiter ; les jugements des Pères sont aussi moins rigoureux. Enfin le missionnaire maintient ses fidèles dans la foi, par la visite annuelle de toutes les chrétiens, la prédication d'une mission à l'approche de Pâques ou d'une grande fête et surtout par la fréquentation des sacrements ; car, en somme, c'est Dieu seul qui distribue la grâce et la donne à qui il lui plaît et comme il lui plaît. C'est aussi par e le que la conversion commence, s'opère et se maintient pour la vie éternelle. Et voilà pourquoi le missionnaire lui-même doit être surtout un homme de prière



notre Co
nouvel é
rivière qu
de Niaga
La forter
ceinte de
tait, à vra
célèbre, t
de leurs t
et lieuten
compris l'
pas eu de
voyages d'
France, v
traiter dan
une garnis
des vivres,
rurent ; le
taine Pou
forteresse ;
par le sort
Ayant r

(1) Lettre

LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CRESPEL

Aumônier du Fort Niagara



ARRIVÉ le 28 septembre 1728 à Montréal, au retour de l'expédition contre les Outagamis ou Renards, le P. Crespel y passa l'hiver, auprès de ses Frères en religion. Au printemps de 1729, ses Supérieurs l'appelèrent à Québec. « Or, je ne fus pas plutôt arrivé dans cette ville, écrit notre Récollet, que notre Commissaire me destina pour le poste de Niagara, qui est un nouvel établissement avec une forteresse située à l'entrée d'une belle rivière qui porte le même nom et qui est formée par la fameuse chute de Niagara, au sud du lac Ontario et à six lieues de notre fort. » (1) La forteresse dont parle le P. Crespel ne devait être alors qu'une enceinte de palissades, gardée par une faible garnison. Ce poste n'existait, à vrai dire, que depuis 1721 et était l'œuvre d'un coureur de bois célèbre, très influent parmi les Iroquois qui l'avaient adopté dans une de leurs tribus, le sieur Louis-Thomas de Joncaire, interprète du roi et lieutenant dans les troupes. Avant lui, cependant, d'autres avaient compris l'importance d'un fort à Niagara, mais leurs travaux n'avaient pas eu de suite. La Salle y avait établi un poste de relâche pour ses voyages d'exploration ; M. de Denonville, gouverneur de la Nouvelle-France, voulant barrer le passage aux Anglais qui auraient désiré aller traiter dans l'ouest fit construire un fort à Niagara et y laissa en 1687 une garnison de cent hommes ; mais par suite de la mauvaise qualité des vivres, des maladies se déclarèrent bientôt et presque tous moururent ; le poste fut abandonné comme insalubre. En 1755, le Capitaine Pouchot perfectionna l'œuvre de Joncaire en faisant une vraie forteresse ; mais quatre ans plus tard, en 1759, il fut lui-même obligé par le sort de la guerre d'abandonner le fort aux Anglais victorieux.

Ayant reçu son obédience, le P. Crespel se mit en route pour son

(1) Lettre II^e

nouveau poste : « Je repris donc la route de Montréal, écrit-il, et de là je passai à Frontenac ou Katarakoüy, qui est un fort bâti à l'entrée du lac Ontario. Quoiqu'il ne soit éloigné de Montréal d'une lieue de quatre-vingts lieues, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque temps que les vents nous devinssent favorables, car on y quitte les canots pour prendre un bâtiment que le roi a fait construire exprès pour le transport de Niagara. Ce bâtiment, qui est d'environ quatre-vingts tonneaux de port, est fort léger et fait quelquefois ce trajet, qui est de soixante-et-dix lieues, en moins de trente-six heures. Le lac est fort sain, sans écueil et très profond ; j'ai jeté dans le milieu près de cent brasses de ligne sans pouvoir en trouver le fond ; sa largeur peut être d'environ trente lieues et sa longueur de quatre-vingt-dix.

« Nous mîmes à la voile le vingt-deux juillet et nous arrivâmes à notre poste le vingt-sept, matin. Je trouvai l'endroit fort agréable, la chasse et la pêche y produisent beaucoup, les bois y sont de toute beauté et remplis surtout de noyers, de châtaigniers, de chênes, d'ormes et d'érables comme il ne s'en trouve point en France.

« La fièvre traversa bientôt les plaisirs que nous goûtions à Niagara, et nous incommoda jusqu'à l'entrée de l'automne, qui dissipa le mauvais air. Nous passâmes l'hiver assez tranquillement, je pourrais même dire assez agréablement, si le vaisseau qui devait nous apporter nos rafraîchissements n'eût pas été contraint, après avoir essuyé une horrible tempête sur le lac, de relâcher à Frontenac, et ne nous eût mis par là dans la nécessité de ne boire que de l'eau. Comme la saison était avancée, il n'osa remettre à la voile et nous ne reçûmes nos provisions que le premier jour de mai.

« Depuis la saint Martin, le manque de vin m'avait empêché de célébrer la Messe ; aussitôt que le bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la garnison, et je partis pour le Détroit à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y était missionnaire. Il y a cent lieues de Niagara à ce poste qui est situé à six lieues de l'entrée d'une fort belle rivière, environ quinze lieues en deça du fond du lac Erié. » (1)

Détroit fut fondé en 1700 par de LaMothe-Cadillac, sous le nom de fort Pontchartrain. Le soin des sauvages qu'on devait réunir autour

(1) Acte d'inhumation.

du fort
desserv
de Lha
Thérèse
dant pe
par les
à son n
de sa
reconst
furent e
La dern
Bocquet
déposé
c'est « e
mette de
aux mira
avoir été

Quel
croyons
naventur
P. Simpl
seur. Il
d'après l
P. Daniel
conséque
ver que l
ailleurs, c
que lui ;
d'âge et q
prêtre le
à suppose

Écoute
Détroit le
j'allais vis
plaisir que
nos comp
étions du
notre patri

du fort fut confié aux Jésuites, tandis que les gens de la place seraient desservis par un Récollet. Le premier à ce poste fut le P. Constantin de Lhalle qui ouvrit son registre en 1704 par le baptême de « Marie-Thérèse, fille légitime de M. Antoine de LaMothe-Cadillac, commandant pour le roi au dit Fort Pontchartrain... » Ce Récollet fut tué par les Outaouais le 1^{er} juin 1706, et une certaine vénération s'attacha à son nom. Les Récollets qui se succédèrent à ce poste prirent soin de sa dépouille mortelle. L'église dédiée à Sainte-Anne, ayant été reconstruite deux fois, de 1704 à 1754, deux fois les restes du Père furent exhumés et déposés, chaque fois, sous les marches de l'autel. La dernière exhumation fut faite le 13 juillet 1755 par le Père Simple Bocquet, qui appelle Vénérable le P. Constantin et ajoute que s'il a déposé les ossements de son confrère sous les marches de l'autel, c'est « en attendant que le rond-point en allonge projeté nous permette de lui donner une sépulture fixe et convenable à son mérite et aux miracles que plusieurs personnes dignes de foi nous ont rapporté avoir été faits par son intercession en présence de toute la paroisse. »

Quel était le Récollet qui sollicita la visite du P. Crespel? Nous croyons pouvoir dire, sans l'affirmer absolument, que c'était le P. Bonaventure Léonard. Ce missionnaire était à Détroit dès 1722. Le P. Simple Bocquet, au même poste en 1754, l'appelle son prédécesseur. Il est vrai, Mgr Tanguay le fait mourir en 1741, et il semble, d'après les quelques détails que nous avons sur Détroit que le P. Daniel (Normandeaup?) fut aumônier de ce fort en 1735, avant par conséquent le P. Simple Bocquet. Mais cette date suffit, pour prouver que le P. Daniel n'est pas le récollet visité par le P. Crespel. Par ailleurs, celui-ci nous apprend que c'était un homme un peu plus âgé que lui; or le P. Crespel n'avait alors (1730) que 27 à 28 ans d'âge et quatre ans de prêtrise; le P. Bonaventure Léonard, « ordonné prêtre le 14 juillet 1720 » d'après Tanguay, en avait dix, ce qui laisse à supposer un âge de 34 à 36 ans.

Écoutons le P. Crespel nous raconter sa visite: « J'arrivai au Détroit le dix-septième jour depuis mon départ; le Religieux que j'allais visiter me reçut d'une manière qui caractérisait à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un de nos compatriotes dans un pays éloigné; ajoutez à cela que nous étions du même Ordre et que le même motif nous avait éloignés de notre patrie. Je lui étais donc cher, aussi n'oublia-t-il rien pour me

marquer combien il était sensible à ma visite. C'était un homme un peu plus âgé que moi et très recommandable par les succès qu'avaient eus ses travaux apostoliques. La maison était agréable et commode, c'était pour ainsi dire son ouvrage et le séjour de la Vertu.

« Il partageait le temps, qui n'était pas rempli par les devoirs de sa charge, entre l'étude et les occupations de la campagne ; il avait quelques livres et le choix qu'il en avait fait donnait une idée de la pureté de ses mœurs et de l'étendue de ses connaissances. La langue du pays lui était assez familière, et la facilité avec laquelle il la parlait le rendait cher à plusieurs sauvages qui lui communiquaient leurs réflexions sur toute sorte de sujets, et principalement sur la Religion. L'affabilité attire de la confiance et personne n'en méritait plus que ce Religieux.

« Il avait poussé la complaisance envers quelques habitants du Détroit, jusqu'à leur apprendre la langue française. Parmi ceux-là, j'en ai vu plusieurs dont le sens droit et le jugement solide et profond auraient fait des hommes admirables même en France, si leur esprit avait été cultivé par l'étude. Pendant tout le temps que je restai chez ce Religieux, je trouvais tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot, il était heureux à la façon dont les hommes doivent l'être, pour ne point rougir de leur bonheur. » (1)

(A suivre.)

FR. ODORIC-M., O. F. M.



(1) Lettre II.

« Mon
— Pa
— De
et je sui
Je voudr
pour me
Le pré
pareille
« Ma p
à mon t
dans la n
je me voi
des Sœur
est assur
Ce qu'i
ont connu
plus en j
qu'il rece
Et elle
Ce n'é
de ces dér
bel entho
aurait-elle
avait com
nion, elle
drait bien

Variété

RÊVE DE JEUNE FILLE



CE matin-là, son action de grâces s'était prolongée plus qu'à l'ordinaire : notre bonne Tertiaire, que nous appellerons du nom d'Elisabeth, ne s'en était nullement aperçue.

En sortant de l'église, elle se dirigea sans plus tarder vers le presbytère, où M. le curé la reçut aussitôt.

« Monsieur le curé, je viens vous demander conseil.

— Parlez, mon enfant.

— Depuis longtemps, j'ai formé un projet, un rêve, si vous voulez ; et je suis aujourd'hui bien résolue à le réaliser, quoi qu'il m'en coûte. Je voudrais donner un prêtre à l'Eglise : puis-je compter sur vous, pour me diriger et pour m'aider ? »

Le prêtre réfléchit quelques instants. Il ne s'attendait guère à une pareille demande.

« Ma pauvre enfant, si vous espérez de moi un secours pécuniaire, à mon très grand regret, je ne pourrai pas vous aider. J'ai engagé dans la reconstruction de notre église toutes mes modiques épargnes, je me vois même forcé de tendre la main pour maintenir le couvent des Sœurs. Mais à tous les autres points de vue, mon concours vous est assuré. »

Ce qu'il ne disait pas, le saint homme, car seuls quelques intimes ont connu le secret, c'est qu'il avait dû, un beau matin, ne pouvant plus en payer l'abonnement, refuser son journal, sa bonne *Vérité*, qu'il recevait depuis nombre d'années et qu'il aimait, Dieu sait comme.

Et elle partit, heureuse d'une approbation aussi explicite.

Ce n'était pas un simple coup de tête qu'elle venait de faire là, une de ces démarches auxquelles nous nous décidons dans un moment de bel enthousiasme. Oh ! non ; si on l'eût questionnée, peut-être aurait-elle éprouvé de l'embarras à dire à quelle époque au juste elle avait commencé à rêver son rêve. Au jour de sa première Communion, elle avait bien cru que, Sœur Grise ou Clarisse, elle appartenait bientôt à Dieu. Mais toutes ne sont pas appelées, et telle

n'était pas sa vocation, comme elle ne tarda pas à le reconnaître.

Vinrent les années du couvent, années délicieuses, dont elle se souvient encore avec émotion. Là, vivant dans un milieu surnaturel, elle admirait ses maîtresses, ces âmes d'élite ne vivant que pour Jésus-Christ et pour les âmes, modèles de toutes les vertus, dont la vie est une prédication de tous les instants. Et l'aumônier ! Oh ! jamais elle ne l'oublierait. Si cela n'eût dépendu que d'elle, de quel cœur elle l'eût canonisé tout vivant ! Sa foi voyait dans le prêtre le représentant autorisé de Dieu sur la terre, la lumière qui luit dans les ténèbres, le paratonnerre qui préserve, le père qui console ou qui relève, le conseiller qui guide dans le chemin du devoir et de la vertu. De ces jours, sans doute, son rêve était né dans son cœur.

A vingt ans, elle lut dans je ne sais quel beau livre quelques pages sous ce titre suggestif : *Donnez-nous des prêtres*. Et ces pages elle les avait apprises par cœur : « Il nous reste à répéter aux vrais chrétiens, de nos jours plus que jamais, *l'œuvre des œuvres*, l'œuvre qui prime toutes les autres, c'est celle des vocations.

Une lettre de Monseigneur l'Archevêque, lue un jour au prône, où en termes touchants et forts était recommandée l'œuvre des Séminaires lui fit une impression profonde.

A la réunion du Tiers-Ordre le R. P. Gardien avait commenté la même lettre et, avec une émotion communicative, avait montré la pénurie de prêtres partout : au presbytère, dans le cloître, dans les missions. Partout, *la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux*.

Peu à peu, le rêve d'Elisabeth se dessina plus nettement, et dans son cœur un désir commença à germer : « Si j'essayais ? » se demandait la jeune fille. Et son bon ange de l'encourager, et quantités de démons de la dissuader. Tout naturellement ces mauvais conseillers trouvèrent des partisans dans les premières personnes consultées : « A quoi bon ?... C'est impossible !... Ce n'est pas là ton affaire !

Elisabeth écoutait, et elle se taisait.

Mais, au pied du tabernacle, elle ne cessait de prier celui qui nous éclaire et nous fortifie. Et ce matin-là, la lumière s'était faite, et Jésus lui avait répondu, elle l'avait bien entendu : « Va trouver M. le curé, et s'il l'approuve ton dessein, marche sans crainte. »

* * *

Dix années se sont écoulées depuis ce jour mémorable.

Elis
et tan
avait
que se
Grand
terait
et lui
démarr
sans pé
Penc
Elisabe
non, pu
tion. L
imagin
mainten
couvent
vre bur
Ah !
ment ell
Tiers-Or
semblait
Jésus et
Son Fra
c'était ti
spect des
seu voy
« D'ail
porte ! il
les mala
pleurent
ses doigt
première

Oh ! ce
vous la re
veau et ur
C'était j

Elisabeth avait tant prié, elle avait plaidé sa cause avec tant de foi et tant d'ardeur, elle avait tendu la main, mendiante volontaire, elle avait travaillé et économisé avec une telle patience, un tel courage, que son petit protégé, son futur prêtre, était sur le point d'entrer au Grand Séminaire. A peine quelques années encore et François monterait au saint autel. Comme cette pensée lui faisait du bien au cœur et lui rendait douces à supporter les privations qu'elle s'imposait, les démarches qu'elle tentait sans succès, et le reste que vous devinez sans peine !

Pendant que François consacrait ses jours à l'étude et à la prière, Elisabeth continuait à rêver. Ce n'était plus son rêve de jeune fille, non, puisque, grâce à Dieu, ce rêve-là était en pleine voie de réalisation. Mais nous sommes ainsi faits : un rêve ne disparaît de notre imagination que pour céder la place à un autre, et elle se demandait maintenant : « Sera-t-il curé dans une paroisse ou religieux dans un couvent ? Revêtira-t-il la robe blanche de saint Dominique ou la pauvre bure de saint François ? . . . »

Ah ! s'il pouvait être Franciscain ! Elle n'osait le souhaiter, tellement elle trouvait cela beau. Depuis le jour de sa prise d'habit dans le Tiers-Ordre, le Séraphique Patriarche avait gagné son cœur et il lui semblait que nul autre comme lui n'avait suivi parfaitement Jésus et elle pensait bien que ses fils étaient autant de séraphins. Son François portant un jour les livrées du Pauvre d'Assise ! oh ! c'était trop beau ! En tout cas, son âme délicate avait trop de respect des appels divins pour oser influencer son cher protégé ; Dieu seul voyait ses désirs.

« D'ailleurs, se disait-elle souvent, luttant contre elle-même, qu'importe ! il sera prêtre, il fera du bien partout. Les pauvres, les enfants, les malades auront en lui un père ; ceux qui souffrent et ceux qui pleurent trouveront patience et consolation auprès de lui . . . » Et, de ses doigts agiles, elle brodait l'aube qu'il porterait au jour béni de sa première messe . . .

* * *

Oh ! cette scène émouvante, qui pourra jamais la raconter comme vous la revivez, vous, humble Tertiaire, avec un plaisir toujours nouveau et une mémoire que le cœur rend fidèle ?

C'était pendant la nuit de Noël. Après sa première messe à laquelle

vous veniez d'assister et où vous aviez communiqué de sa main, François vous aborda, un sourire du ciel sur les lèvres, et, sur le front, le rayonnement d'un cœur bien résolu, en vous disant : « Mademoiselle, je serai Franciscain... »

Je revois encore votre émotion profonde. Deux grosses larmes coulèrent sur vos joues, et vous ne dites que ces paroles : « Merci, mon Dieu ! » Il n'avait rien pu refuser, ce Dieu, puissant et bon à la prière qui se dégageait de vos sacrifices et de vos dévouements.

Les anges du ciel ne furent pas les seuls, cette nuit-là à chanter le *Gloria in excelsis* ?

* * *

Heureuses mille fois les généreuses Tertiaires, et toutes les jeunes filles qui, marchant sur les traces d'Elisabeth, donneront des prêtres et des apôtres à Dieu. Par leurs prières, leurs sacrifices, leurs labeurs et leurs démarches, elles travailleront à l'extension du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au salut des âmes et au relèvement de la foi chrétienne. Ceci vaut certes bien cela !

Loué soit Jésus-Christ ! Toujours !

FR. M.-A., O. F. M.

(Imité de P. G.) (1)



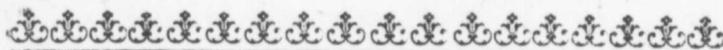
(1) Dans le *Bulletin de l'œuvre expiatoire*.





tre tou
ment d
lanc s d
pagnes
-envoyé
braves
retour d
échappé
taient ét
rance su
elle jaillit

A cet
rons de S
bach. D
vert tend
fondes, e
les nues.
perçoit le
dans la pi
sonore d'u
en temps,
loin dans
village, au
devait dor



Chronique Antonienne



LA CLOCHETTE DE SAINT ANTOINE

(Récit de Goerres)



'ÉTAIT vers la fin du règne de Napoléon I. Je me trouvais en Bavière, à Salzbourg, la patrie de Mozart. Poussé par son insatiable désir de gloire, le grand Empereur avait mené au cœur de la Russie des armées innombrables. Elles avaient vu la splendide ville de Moscou disparaître dans les flammes, et contre toute attente, la cité servit ainsi de flambeau funèbre à l'enterrement de la Grande Armée. Les soldats tombés sous les balles et les lances des ennemis ou morts de faim et de froid jonchaient les campagnes couvertes de neige. Sur l'ordre de l'Empereur, la Bavière avait envoyé 30,000 hommes au fond de la Russie ; et les familles de ces braves attendaient toujours encore, avec les angoisses de l'amour, le retour de ces êtres chéris. De temps à autre, quelques-uns revenaient échappés à la mort comme par miracle ; les nouvelles qu'ils apportaient étaient lamentables et inspiraient l'horreur. Malgré tout, l'espérance survivait dans bien des cœurs amis, et à la moindre probabilité, elle jaillissait plus pure et dorait le sombre horizon, de son rayon divin.

A cette époque, nous faisons une petite excursion dans les environs de Salzbourg, en suivant la magnifique route qui mène à Michelsbach. D'abord, elle vous conduit à travers d'opulentes prairies d'un vert tendre ; bientôt se dressent des collines couvertes de forêts profondes, et au loin les cimes des Alpes se perdent majestueuses dans les nues. Un silence imposant plane sur cette solitude, et l'oreille perçoit les moindres bruits, jusqu'au chant du coq, qui retentit au loin dans la plaine. Mon attention fut surtout éveillée par le tintement sonore d'une clochette. Une note claire et argentine éclatait de temps en temps, à intervalles plus ou moins rapprochés, et se répercutait au loin dans le majestueux silence de cette nature grandiose. Aucun village, aucune chapelle ne se trouvait dans les alentours ; la clochette devait donc se trouver seule dans ces lieux déserts. Tantôt elle jetait

un son bref et sec ; tantôt elle prolongeait ses vibrations sonores ; puis c'était un murmure à peine perceptible, triste comme une plainte ; ou bien une note aiguë comme un cri de désespoir.

Mais quelle était donc cette clochette ? Qui la sonnait ainsi et que signifiaient ces appels qui retentissaient au loin ? La clochette mystérieuse venait de sonner encore, et l'ondulation sonore nous arrivait claire et vibrante du fond de la solitude, lorsqu'un ecclésiastique se joignit à nous. Je lui demandai ce que signifiaient ces sonneries continuellement répétées de la clochette invisible. — « C'est la clochette de saint Antoine, me répondit-il. En ces temps-ci, les passants la sonnent bien souvent. »

Je demandai de plus amples explications ; et le prêtre me raconta ce qui suit : « Comme vous le savez, on invoque saint Antoine dans les besoins pressants, surtout si l'on a perdu des objets précieux. La clochette que nous avons si souvent entendue aujourd'hui, est suspendue dans un petit oratoire consacré à saint Antoine. Or, bien des familles ont des jeunes gens qui se battent là-bas en Russie, et elles ne savent si ces malheureux sont étendus morts sur le champ de bataille, ou s'ils dorment le dernier sommeil couchés dans la neige ou dans un lit de glace, ou s'ils gémissent grièvement blessés, dans les salles sombres d'un hôpital, ou si, prisonniers de guerre, ils périssent lentement de misère et de faim. Personne ne peut donner à ces familles de nouvelles précises : c'est là le secret de Dieu. Dans ces extrémités, les fidèles se tournent vers l'aimable Saint avec une confiance inébranlable. Tous ceux qui attendent le retour d'êtres chéris, sonnent la clochette de saint Antoine, récitent un *Pater noster* et un *Ave Maria*, et quittent ensuite l'oratoire avec le ferme espoir que celui qui est perdu rentrera au foyer domestique, car ils ont cherché et appelé aussi loin qu'ils ont pu. Mais si la volonté de Dieu ne cadre pas avec les désirs des fidèles, si Dieu n'entend pas le son plaintif de la clochette, s'il n'exauce pas l'intercession du Saint, alors ils se soumettent à la volonté du Très-Haut, et se consolent par la pensée qu'ils ont donné aux absents un dernier témoignage d'affection et porté secours à leurs âmes qui gémissent peut-être en purgatoire. »

Cette coutume me parut quelque peu étrange, habitué que j'étais aux mœurs de nos villes. Et l'ecclésiastique d'ajouter : « O les incrédules de la ville, qui se croient si sages et si intelligents ! Du haut de

leur sa
Mais q
toute l
cherche
toutes
sûr de
eux-mêm
malheur
nement
secours
Ils sor
fiance v
mes, ne
Tand
poussa
je me di
clochette
cherche !



Direct

R. P. Eu
Rue Cass
de F. Zbi
Si ce Di
la perfecti
dois dire, q
près de l'id
cité de la f
goûter les
concision q
diverses, v
desiderata
homme émi

is sonores ;
me plainte ;

ainsi et que
chette mys-
ous arrivait
siastique se
neries con-
a clochette
passants la

me raconta
toine dans
écieux. La
d'hui, est
Or, bien
Russie, et
le champ-
is dans la
nt blessés,
le guerre,
ne peut
secret de
l'aimable
tendent le
e, récitent
toire avec
mestique,
Mais si la
s, si Dieu
as l'inter-
rès-Haut,
n dernier
gémissent

que j'étais
les incré-
u haut de

leur sagesse ils regardent avec mépris la foi simple des pauvres. Mais que font-ils dans des cas semblables ? N'est-il pas triste de voir toute la peine et la fatigue qu'ils se donnent ? Dans leur détresse ils cherchent partout du soulagement ; ils envoient des messagers dans toutes les directions, même aux endroits où d'avance l'on peut être sûr de ne pas trouver celui qu'ils cherchent. Pleins de confiance en eux-mêmes, ils cherchent dans leurs propres efforts une issue à leur malheur ; ces hommes de peu de foi ne peuvent se résigner aux événements ; ils poursuivent avec angoisse l'ombre la plus légère de secours ; et peut-être iront-ils finalement consulter une devineressé. Ils sonnent toutes les cloches, sauf la bonne ; se tourner avec confiance vers le Dieu qui tient dans sa main puissante le sort des hommes, ne leur vient même pas à l'idée. »

Tandis que le prêtre parlait, la clochette retentit de nouveau, et poussa dans la nuit silencieuse comme un cri vibrant et sonore. Et je me disais en moi-même : Quelle âme accablée vient de confier à la clochette sa douleur poignante ? Que Dieu lui ramène celui qu'elle cherche !

(Traduit de l'Allemand, par I. M.)



Bibliographie

Directoire spirituel des Tertiaires de S. François, par le R. P. EUGÈNE D'OISY, O. M. Cap. 2^e éd. Paris, Ch. Poussielgue, Rue Cassette 15, — 1905. in-16, de VIII—522 pp. et 13 compositions de F. Zbinden. Prix, 1 franc, port en plus.

Si ce Directoire spirituel ne réalise pas l'idéal du genre, c'est parce que la perfection n'est pas de ce monde ; mais pour être fidèle à la vérité, je dois dire, que je ne connais aucun ouvrage similaire qui s'approche de si près de l'idéal ; qui unisse d'une façon aussi harmonieuse, la noble simplicité de la forme à la richesse doctrinale du fond. Tout entier au plaisir de goûter les sages directions de cet éminent maître, ravi par cette élégante concision qui embrasse en une puissante étreinte les questions les plus diverses, vous n'avez même pas la pensée de formuler quelques petits desiderata au cours de cette lecture captivante. Le P. Eugène est un homme éminemment pratique : il aime les idées fortes et claires, les ver-

tus mâles et fécondes, la piété solide qui jaillit de convictions d'acier et d'une énergie à toute épreuve ; il ne se lance pas sur la piste trompeuse des conceptions neuves et des projets irréalisables ; son originalité consiste tout entière à vous fournir, en un exposé très compréhensif, les aperçus les plus justes, les idées les plus pratiques et les renseignements les plus importants sur le Tiers-Ordre, (1) sur son esprit, sur le rouage de sa constitution intime aussi bien que sur son action sanctificatrice des individus et de la société. Pour rendre ses leçons plus pratiques, le R. P. Eugène les a groupées sous la forme d'un commentaire de la règle du Tiers-Ordre.

Le livre s'adresse à tous les Tertiaires. Sa nature, écrit le Révérend Père (p. VII), "est suffisamment indiquée par le titre. C'est un *Directoire* : un guide dans les sentiers difficiles, une lumière dans l'obscurité, un encouragement dans le bien, un livre, en un mot, qui renferme les principes généraux et les méthodes les plus sûres de la direction. C'est un *Directoire spirituel* : il ne se contente pas d'expliquer la lettre ou d'exposer simplement les devoirs, mais il recherche encore l'esprit qui perfectionne et vivifie." Ce ne sont point là des promesses vaines destinées à capter la bienveillance d'un lecteur simpliste, quitte à le plonger ensuite dans une déception d'autant plus cruelle que les eldorados auront été montrés dans un mirage plus séducteur. L'ouvrage du P. Eugène donne tout ce qu'il promet et avec une abondance que la modestie de son titre ne permettait pas de soupçonner, avec une netteté et une précision auxquelles

ne nous avaient pas habitués les traités du même genre. Pour le Directeur de la Fraternité, le charmant volume sera une mine précieuse d'excellentes conférences mensuelles ; c'est le vade-mecum indispensable des maîtres et maîtresses de novices ; ce devrait être l'un des livres de chevet de tout Tertiaire soucieux de connaître ses obligations et de réaliser d'une façon aussi plénière que possible la vie Franciscaine.

Je ne dis rien des compositions de F. Zbinden. Bien qu'elles ne manquent ni d'une pointe de recherche, ni même de goût, leur absence ne diminuerait en rien la haute valeur de ce *Directoire spirituel*. — Afin d'aiguïser notre appétit, le Révérend Père nous annonce pour l'année prochaine "*Le livre de la piété franciscaine*." Espérons qu'il ne mettra pas à l'épreuve d'une trop longue attente l'impatience de nos désirs.

I.-M.

(1) Une remarque cependant : Je ne crois pas que l'histoire impartiale et objective permette d'aligner, comme il l'a fait, sur le même plan parmi les saints personnages qui se sont enrôlés sous la bannière du Tiers-Ordre (p. 37) : Saint Louis, saint Yves, saint Roch, Jeanne d'Arc, Olier, Julie Postel, etc. La mention de Jeanne d'Arc, au moins, devrait être accompagnée d'une petite sourdine. Un "peut-être" glissé discrètement après le nom de l'incomparable héroïne, eût averti le lecteur que le "tierçage" de la Pucelle n'est pas encore enregistré sans appel par la critique historique. Cfr. : Siméon Luce : *Jeanne d'Arc à Domrémy*, Paris,

LE I
A'phons
1 fr. 50.
Saint-Ro

C'est u
d'Ars, le
qui régé
ramena t
travaux d
revivre la
l'énergie,
mier, croy
Tertiaire

"La vie
te force
tourait d'i
crise d'an
féal de la
des sens.
avec une s
pensées, pl
reux un va

M. Alph
dégage les
nouveau liv
agréableme
tré d'une so
sés aux mei

1886 ; L. de
Grèzes : Jean
d'Arc, Testiai
précurseurs de

A la page
ceux qui ne vi
de son avis. M
çois de Sales ?
âmes qui veuler
der de n'avoir
2^e partie, chap
Lejeune (*La*
pêcher de voir

LE BIENHEUREUX VIANNEY, *Tertiaire de Saint-François*, par Alphonse Germain, lauréat de l'Académie Française. Un vol. in-12. 1 fr. 50. Bibliothèque Franciscaine. Vve Poussielgue, Paris. Maison Saint-Roch, Couvin (Belgique).

C'est une vie singulièrement riche de beaux exemples que celle du Curé d'Ars, le grand Thaumaturge de France au XIX^e siècle, l'apôtre infatigable qui régénéra sa paroisse, ranima l'ardeur religieuse dans sa province et ramena tant d'âmes à Dieu. On ne saurait trop méditer les vertus et les travaux de ce convertisseur. M. Alphonse Germain fait très heureusement revivre la figure du Bienheureux, il met en relief avec la netteté désirable l'énergie, l'ascétisme, la spiritualité de ce héros du renoncement, et le premier, croyons-nous, il attire l'attention sur l'âme franciscaine de ce prêtre Tertiaire

« La vie d'amoureuse abnégation et de labeurs héroïques, dit-il, présente force ressemblances avec celle de saint François. A son instar, il entourait d'un dévouement amical les pauvres, les affligés, les pécheurs en crise d'âme. Il était, à son exemple, un champion du divin amour et un féal de la sainte pauvreté. Il se délectait, comme lui, de la mortification des sens. Et, comme lui encore, il regardait la nature, décors et bêtes, avec une sincère dilection. Plus on examine ses gestes, plus on scrute ses pensées, plus on sonde sa spiritualité, plus on reconnaît en notre Bienheureux un vaillant fils du Séraphique d'Assise. »

M. Alphonse Germain indique enfin l'action sociale du Bienheureux et dégage les enseignements de la vie de ce bon serviteur du Christ. Ce nouveau livre sur le modèle des Curés est des mieux documentés et très agréablement écrit avec un enthousiasme communicatif. Il est tout pénétré d'une solide piété et donne nombre d'extraits d'auteurs mystiques puisés aux meilleures sources. On peut donc lui prédire un franc succès.

P.-M.-J. BENOIT, prêtre, Tertiaire.

1886 ; L. de Kerval : Jeanne d'Arc et les Franciscains. Vanves 1893. Henri de Grèzes : Jeanne d'Arc Franciscaine. Paris 1895. Mde Bessonnet-Favre : Jeanne d'Arc, Tertiaire de saint François, Paris 1896 ; Mde Dorive : Les Franciscains précurseurs de Jeanne d'Arc, Paris 1904.

A la page 228, le R. P. Eugène permet la communion hebdomadaire « à tous ceux qui ne vivent pas dans l'habitude d'un péché grave. » Je suis pleinement de son avis. Mais pourquoi nous dire que cette règle est formulée par saint François de Sales ? L'aimable Saint paraît en effet sur ce point un peu trop sévère ; aux âmes qui veulent s'approcher de la sainte table tous les dimanches, il semble demander de n'avoir « aucune affection au péché véniel » (Introduction à la vie dévote, 2^e partie, chap. 20. Œuvres, éd. Annecy, t. 3, 1893, p. 118). Et M. le Chan. P. Lejeune (*La pratique de la sainte communion*. Paris, 1900, p. 80) ne peut s'empêcher de voir dans cette sévérité « un reste de rigorisme des siècles précédents. »



**REMERCIEMENTS
ADRESSÉS AU BON FRÈRE DIDACE**

Montréal. Le petit D. Arch. de Montréal remercie le frère Didace de s'être montré une fois de plus le guérisseur des petits enfants au grand étonnement des docteurs. — Reconnaissance au bon frère Didace pour la guérison de mon genou, après avoir appliqué son image pendant trois jours ; le premier jour, je n'ai pas remarqué d'amélioration, le deuxième jour, l'enflure était bien diminuée et la douleur beaucoup moins vive ; le troisième jour, je ne sentis plus aucune douleur et la jambe avait repris sa grosseur ordinaire, J'avais en même temps promis au bon frère Didace si j'étais guéri, de le faire publier dans la *Revue*, je m'acquitte de ma promesse. Fr. E. P. O. F. M. — Je remercie le bon frère Didace d'une faveur spirituelle obtenue aussitôt après en avoir fait la demande et avoir promis de faire insérer dans la *Revue*, afin d'encourager les âmes dans leurs besoins spirituels à avoir recours à ce bon frère. — Je désire remercier le bon frère Didace de deux guérisons obtenues par son intercession. Mon fils avait des attaques de paralysie depuis 3 ans, il a été guéri après avoir bu de l'eau dans laquelle on avait mis une image du frère Didace. Et moi-même, sa mère, je fus guérie d'un mal bien dangereux à l'étonnement des médecins. Je le publie ici afin que les personnes dans le besoin aient recours à ce bon frère qui entend et exauce nos prières. Mde P. E.—Hommage au frère Didace pour une guérison obtenue après une neuvaine et promesse de publication. J. H. L. D. — Après une neuvaine au frère Didace j'ai été guérie d'un mal incurable après avoir promis de faire publier dans la *Revue*. Delle E. P. **Québec.** L'autre jour une personne arrive avec un panari au doigt, elle souffre beaucoup ; on lui donne une image du bon frère Didace, rentrée à la maison, elle met l'image sur son doigt ; la douleur disparaît, l'abcès crève, la guérison commence. — Une autre personne arrive, elle a mal à la gorge et ne peut manger. On lui donne une image du bon frère avec recommandation appropriée aux circonstances. " Pourrais-je souper ce soir, demande la personne malade " Oui, certainement, répond le frère portier. Et voilà que le lendemain, la personne revint : Je suis guérie j'ai même bien soupé hier soir. **La-prairie.** Je désire remercier le bon frère Didace pour une faveur temporelle, obtenue au cours d'une neuvaine faite en son honneur. J. C. C. ptre. **L'Épiphanie.** C'est avec joie que je viens vous remercier de la neuvaine que vous avez bien voulu faire avec moi afin d'obtenir la guérison de mon enfant. A peine était-elle finie qu'il était guéri. Mille fois merci au bon frère Didace. Mde C. P. **Biddeford.** Melle F. remercie le frère Didace d'une complète guérison obtenue au cours d'une neuvaine faite dans ce but en son honneur.



Mont
sise, déc.
— **Fra**
épouse d
après pl
Toujour
fuyant le
morte con
pleine de
vêtement
durant sa v
rait pu, a
profondes s
accomplie.
— **Frate**
née Malvi
ans, le 24
Cette Te
œuvre de el
— Mde
l'âge de 79
— **Frate**
religion Sr
après 20 an
— Mde
Saint Josep
profession.
— Mde J
décédée le
— **Frater**
religion, Fr.
après 9 ans
— M. Ed
avril 1905, à
Sainte-Th
l'âge de 70 a
Contrecœ
Sr Sainte-A
après 2 ans d
Trois-Rivi



NÉCROLOGIE

Montréal. — M. Pierre-Oftaire Massé, en religion Fr. François-d'Assise, décédé en février 1905, âgé de 85 ans.

— **Fraternité Notre-Dame des Anges** — Dame Antoine Gauthier épouse de M. L.-E. Desmarais, décédée le 5 avril, dans sa 64^e année, après plusieurs années de profession.

Toujours simple et modeste durant sa vie, amie du silence et de la retraite, fuyant le monde et son vain éclat, vivant pour sa famille et pour Dieu, elle est morte comme elle a vécu, simplement et sans bruit, sans regret pour la terre et pleine de confiance en Dieu. Puisse le Dieu juste et bon lui donner au plus tôt le vêtement de gloire qu'elle a mérité. Elle y comptait fermement, quand elle refusa durant sa vie, malgré les instances de plusieurs, de condescendre, comme elle l'aurait pu, aux exigences de la mode et du luxe mondain. La *Revue* offre ses plus profondes sympathies à son excellent Gérant, si éprouvé par la mort de cette épouse accomplie.

— **Fraternité de Saint-Antoine de Padoue.** — Dame J.-M. Beauchamp, née Malvina Contant, en religion Sr Sainte Anne, décédée à l'âge de 44 ans, le 24 mars 1905, après 5 ans de profession.

Cette Tertiaire était profondément chrétienne, dévouée et charitable. Aucune œuvre de charité ne lui était étrangère.

— Mde Sophie Laberge, décédée à Saint-Jérôme, le 21 mars 1905, à l'âge de 79 ans, après 8 ans de profession.

— **Fraternité Sainte Elisabeth.** — Mlle Joséphine-Céline Doucet, en religion Sr Marie-Joséphine, décédée le 26 mars 1905, à l'âge de 73 ans, après 20 ans de profession.

— Mde Célestin Pouliot, née Julie Hébert dit Lecomte, en religion Sr Saint Joseph, décédée le 28 février 1905, à l'âge de 64 ans, après 6 ans de profession.

— Mde Jacques Beaulé, née Françoise Nalet, en religion Sr S. Jacques décédée le 13 mars 1905, à l'âge de 77 ans, après 16 ans de profession.

— **Fraternité du Très Saint Sacrement.** — M. Pierre Voyer, en religion, Fr. Saint-François, décédé le 17 février 1905, à l'âge de 72 ans, après 9 ans de profession. Il était du Chemin de Croix Perpétuel.

— M. Edouard Harpe, en religion Fr. Saint-François, décédé le 10 avril 1905, à l'âge de 63 ans, après 7 ans, 3 mois et 17 jours de profession.

Sainte-Thérèse. — M. Magloire Gingras, décédé le 21 mars 1905, à l'âge de 70 ans, après 12 ans de profession.

Contrecœur. — Mde Pierre Giard, née Marianne Grégoire, en religion Sr Sainte-Anne, décédée le 4 février 1905, à l'âge de 82 ans et 9 mois, après 2 ans de profession.

Trois-Rivières. — Mde Vve Désiré Lacerte, née R.-E. Lamy, en reli-

gion Sr Saint-Mathieu, décédée le 31 décembre 1904, à l'âge de 75 ans, après 4 ans de profession.

Saint-Valier de Bellechasse. — Mlle M.-E. Angelina Bélanger, en religion Sr Sainte-Agnès, décédée le 13 mars, à l'âge de 53 ans, après 25 ans de profession. Elle faisait partie du Chemin de Croix perpétuel.

Sainte-Charles de Bellechasse. — Melle Flore Labonté, en religion Sr Sainte-Claire, décédée à l'âge de 70 ans, après 2½ ans de profession.

Saint-Joseph de Lévis. — Mde Joseph Lepage, née Marie Couillard, en religion Sr Sainte-Philomène, décédée le 26 mars 1905, à l'âge de 101 ans, après 13½ ans de profession.

Saint-Narcisse. — Mde Narcisse Pronovost, née Elise Baril et Dlle Flore Carignan, décédées dans le cours de janvier dernier.

Lavaltrie. — Mde Edmond Lacombe, née Elodie Perreault, décédée le 16 février, à l'âge de 42 ans.

— Mde Albert Latour, née Zoé Morin, décédée le 2 mars, à l'âge de 86 ans.

— Mlle Germaine Robillard, décédée le 6 mars, à l'âge de 35 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Laprairie. — Mde T.-O. Lamarche, née Esther Dériger de Laplante, décédée le 1^{er} avril 1905, à l'âge de 66 ans.

Sainte-Ursule. — Mde Onésime St-Louis, née Délima Arsenaull, décédée le 8 janvier 1905, âgée de 66 ans.

— Mde Ferd. Deslauriers, née Eléonore Denis, décédée le 11 mars, à l'âge de 73 ans.

Southbridge. — Mde Pierre Laboissière, née Léocadie Dupré, en religion Sr Thérèse de Jésus, décédée le 13 décembre 1904, après 8 ans de profession.

Dans les trois derniers mois de sa maladie, cette parfaite Tertiaire fit preuve de beaucoup de patience et de résignation à la sainte volonté de Dieu. Elle faisait partie du Chemin de Croix perpétuel.

Saint-Sévère. — M. Pierre Lacerte, décédé le 8 mars 1905, à l'âge de 54 ans et 5 mois, après 13 ans de profession.

Yamachiche. — Mde Onésime Trahan, décédée le 2 février 1905, à l'âge de 58 ans et 4 mois, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Worcester, Mass. — Mde David Arsenaull, décédée dans le cours du mois de mars dernier. Elle était Tertiaire depuis bien longtemps.

Saint-Henri de Mascouche. — Mde Ursule Allard, en religion Sr Marguerite-Marie, décédée en avril 1905, à l'âge de 80 ans et 5 mois, après 8 ans de profession.

— Mlle Clarisse Lamoureux, en religion Sr Marie-Madeleine, décédée le 22 Octobre 1904, à l'âge de 40 ans, après 8 ans de profession.

— Mlle Mary Allard, en religion Sr Marie-François, décédée le 6 avril 1905, 15 jours après le décès de sa mère, Mde Ursule Allard. Elle était secrétaire de la Fraternité.

R. I. P.